

ABONNEMENTS:

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Trois mois.....	1 fr.
Six mois.....	2 »
Un an.....	4 »

ÉTRANGER

Trois mois.....	2 fr.
Six mois.....	4 »
Un an.....	8 »

L'administration n'est pas responsable des manuscrits déposés

GIL BLAS

ILLUSTRÉ

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. -- J. JANIN, préface de Gil Blas.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Rue GLUCK (coin du Blv. HAUSSMANN)
PLACE DE L'OPÉRA

ANNONCES ET RÉCLAMES

AUX BUREAUX DU JOURNAL

8, rue Gluck

LE MIROIR, par René Maizeroy



LE
MIROIR
PANTOMIME
PAR
RENE
MAIZERoy

Steinle

so V Michel

Le Miroir

PANTOMIME EN DEUX TABLEAUX

PREMIER TABLEAU

Une route poussiéreuse avec, au premier plan, une borne militaire. Au loin, le déroulement de vastes landes solitaires que les ajoncs en fleur piquent de taches d'or, et au delà la mer si bleue qu'elle semble, sur le ciel apâli, une bande de soie. Le soleil commence à décliner. D'incertaines clocheries de troupeaux tintent on ne sait où, se fondent dans la pastorale que jouent en sourdine les violons et les hautbois de l'orchestre.

Scène I

Vêtue de haillons, d'une limousine en loques dont la capuce lui cache à demi le visage, les cheveux dans les yeux, l'air abattu, Nivette s'avance à pas lents, poussant devant elle quelques brebis et suivie de son chien. Comme chaque jour, au coucher du soleil, avant de regagner l'étable, la petite bergère est venue s'asseoir sur la borne. Peut-être aura-t-elle plus de chance que les autres fois, rencontrera-t-elle l'inconnu qui l'arrachera à sa triste destinée, qui lui offrira l'anneau des fiançailles dont elle rêve en les longues et engourdissantes journées où nul bruit ne résonne à ses oreilles que les bêlements du troupeau et les chansons des alouettes. Qu'a-t-elle donc fait pour mériter une semblable infortune, et pourquoi jadis, alors qu'elle était à peine aussi haute qu'une poupée, de méchantes gens l'abandonnèrent-ils en ce triste pays, au milieu des ténèbres? Elle se rappelle vaguement le temps où elle vivait en un beau palais, où on lui jouait des musiques berceuses, où les échines s'inclinaient sur son passage, comme pendant l'élévation, et où une femme jolie et pâle lui caressait les cheveux de ses blanches mains, lui contait d'émerveillantes histoires de fées, et aujourd'hui, hélas! sa misère est si grande qu'elle n'a même pas, la pauvre petite bergère, de quoi s'acheter un miroir.

Scène II

Tandis qu'elle se désole ainsi, les paupières grosses de larmes, les doigts inertes enchevêtrés dans le fil de sa quenouille, passent sur la route le capitaine Scaramouche et des soldats du roi. La guerre est finie. Ils s'en reviennent avec leur feuille de congé, très joyeux de vivre, riant aux éclats, songeant aux amoureuses qui les attendent au pays, heureux de n'être ni éclopés, ni défigurés par quelque balafre. Quand Scaramouche aperçoit de loin Nivette, il redresse le torse, frise sa moustache, paonne; mais la voyant de plus près si minable, si miséreuse, il fait la grimace et ne pense plus qu'à lui demander avec un rude geste de rommandement si l'auberge n'est pas loin et si le vin n'y est pas trop mauvais.

A peine a-t-il disparu que le prince Mezzetin, suivi de quelques dames d'honneur en grands falbalas et de courtisans, s'avancent interrogeant l'horizon comme s'ils étaient en détresse. Leurs carrosses se sont embourbés là-bas dans une ornière. Nivette, qu'ils interrogent, leur apprend que son village est tout proche et qu'ils y trouveront du secours. Et au lieu de la remercier, de lui jeter quelque menue monnaie, ils la tournent en dérision, la toisent d'un air impertinent, la dévisagent comme une marionnette comique, une bête curieuse, puis s'en vont en continuant de rire.

Enfin, ce sont deux amoureux attardés qui semblent, le bras à la taille, marcher en un rêve et traversent la route sans même s'apercevoir de la présence de Nivette.

Scène III

La bergère sanglote dans ses mains crispées, plus désespérée que jamais d'être si seule, si dédaignée de tous. Soudain, vibre au loin le son grêle d'une musette. Cela se rapproche, devient bientôt une chanson douce et tendre. Et Pierrot apparaît. Lui seul, l'insoucieux musicien ambulancier qui joue dans les noces et les fêtes des bourgs et dîne plus souvent d'un couplet de sérénade que d'un morceau de pain, lui seul a senti son cœur battre et s'éveiller devant cette enfant blonde qui est encore plus déshéritée que lui. Il s'approche à tout petits pas, sur la pointe des pieds, s'arrêtant pour regarder Nivette comme un dévot qui verrait dans une église s'animer quelque miraculeuse image de la Vierge, mettant la main sur son cœur comme si les battements l'étouffaient, l'empê-

chaient de marcher. Comme elle est jolie! semble-t-il songer; le soleil est moins doré que ses cheveux, les églantines sont moins roses que son teint. Ne serait-ce pas une fée qui est descendue du ciel pour me mettre l'âme à l'envers? Comment l'attendrir? Quels mots assez suaves trouverais-je pour lui exprimer à quel point je l'aime et je la rêve? Il réfléchit, se gratte le front, tourne timidement derrière la bergère, la frôle du coude, papillonne, tousse, a l'air tout découragé, tout démonté de la voir si triste, si indifférente. Que peut-elle bien avoir encore? Quelque gros chagrin. En aimerait-elle un autre, un soldat ou un seigneur? Et perplexe, le front nuageux, il fourrage dans les buissons, cueille un bouquet de fleurs d'ajonc et d'œilletés sauvages, le laisse tomber sur les genoux de Nivette; mais elle le jette sur la route, n'aimant même plus les fleurs en sa détresse, et brusquement, effarée, se dresse devant Pierrot qui la contemple les mains jointes, agenouillé en une pose de prière. Alors, par de grands gestes, il lui dévoile son secret.

— Mademoiselle...

— Quoi encore?

— Oh! ne vous fâchez pas, ce n'est rien qu'un pauvre joueur de musette qui a perdu la tête depuis qu'il vous aperçut pour la première fois, qui est aujourd'hui encore une âme en peine à la recherche du paradis, et que vous pouvez d'un oui ou d'un non rendre ou le plus heureux ou le plus malheureux des hommes.

Nivette, éternée, hausse les épaules, n'en paraît que plus mélancolisée.

— Passez votre chemin, mon bonhomme; je ne suis pas assez sotté, assez naïve pour ne pas voir votre malice. Vous vous moquez de moi, monsieur Pierrot, ou vous êtes un peu gris! Est-ce qu'on parle d'amour aux pauvres laiderons?

Pierrot se redresse stupéfié, les bras vers le ciel, les manches élargies comme des ailes de colombe, comme s'il venait d'entendre quelque blasphème sacrilège.

— Vous, laide! vous qui êtes plus belle que toutes les reines, que toutes les fleurs, que le soleil et que Notre-Dame la lune, qui devriez être encensée sur un socle dans une église!

Il fouille dans son immense poche et en retire, avec un tas de choses inutiles, un petit miroir de deux sous. Tout à l'heure, bien que ce fût tout ce qui lui restait d'argent, il a serré sa ceinture d'un cran et a acheté cette glace à la foire du bourg voisin pour l'offrir à Nivette.

— Regardez-vous donc, ma mie, et vous verrez si vous êtes laide?

Et il lève le miroir, le tend à Nivette, la laisse se regarder. Elle défaille d'émotion. Mais c'est vrai qu'elle est jolie autant que les belles dames de la cour. Elle s'admire ingénument. Il ne lui manquerait que d'être moins misérable pour leur ressembler. Et Pierrot, ravi de son idée, feint de vouloir reprendre son cadeau, de le remettre dans sa poche.

— Et moi, où me mirerai-je quand je fais un brin de toilette; et puisque vous ne m'aimez pas, pourquoi serais-je généreux?

Il joue du miroir comme d'un piège à alouettes, le fait luire, se sauve poursuivi par Nivette, se laisse supplier.

— Mon petit Pierrot, donne, donne, je t'aimerai tant!

Elle s'appuie contre lui, câline, avec une instinctive coquetterie.

— Vous n'aimez que moi?

— Que toi, je te le jure, Pierrot.

Aussitôt, il s'agenouille de nouveau, lui tient le miroir à deux mains. Elle se regarde et, se rappelant comme étaient attifées les dames d'honneur du prince Mezzetin, rabat sur ses épaules sa capuce effilochée, se recoiffe, se poudre ingénument avec des poignées de poussière blanche ramassée dans le chemin, pique des fleurs d'ajonc à son corsage, prend le ruban qui attache la musette de Pierrot et se le none autour de la taille. Pierrot la boit, la mange des yeux.

— Oh! sapristole, il me semble que j'ai dans les oreilles des carillons de Pâques, dans les prunelles des lueurs de comètes!

Et la toilette finie, Nivette saute sur la borne, se cambre, provocante.

— Et toi, Pierrot, me trouves-tu plus à ton goût? Tu n'es guère galant de rester ainsi bouche bée, comme en carton?

— Que voulez-vous que je vous dise? Ça me détraque de vous voir encore plus belle; mon cœur, ma tête sont en feu, je ne sais plus où j'en suis.

Et il embrasse le bas de la robe de Nivette, semble être tellement amoureux de la petite bergère qu'elle en rougit et se trouble.

— C'est qu'il est joli aussi, Pierrot, bien mieux que les autres hommes, et si blanc, si doux...

Est-ce drôle, voilà que mon cœur bat comme un oiseau prisonnier.

Il l'aide à descendre de la borne, la retient dans ses bras, lui entoure la taille.

— M'aimes-tu, dis, beaucoup, beaucoup?

— Plus que tout, m'a jolie; et toi, m'aimes-tu un tout petit peu?

— Beaucoup trop...

— O ma petite Nivette!

— Mon petit Pierrot!

— Nous nous aimerons toujours?

— Toujours!

Et elle se penche vers lui, sentant bien qu'il a envie d'elle comme d'un gâteau, lui montre la fossette qu'elle a au coin de la lèvre. Et Pierrot y pose sa bouche d'abord goulument, en affamé, puis avec une gourmandise, et comme une fervente recueillie.

Cependant qu'ils s'embrassent, voici que des fanfares éclatent et le roi Cassandre survient porté dans sa chaise, vêtu de deuil, tout cassé de tristesse, tel qu'un aieul sexagénaire. Et ayant aperçu Nivette, il se redresse d'un élan, bat l'air de ses mains tremblantes, bondit sur la route. Non il ne s'est pas trompé, il n'a pas la berlue. Cette adorable jeune fille, cette bergère ressemble trait pour trait à la chère miniature qu'il porte contre son cœur toujours comme une relique précieuse. C'est l'enfant adorée que lui enlevèrent des conspirateurs, il y a dix-sept ans, et qu'il croyait morte. Il la reconnaît. Il lui ouvre ses deux bras, l'entraîne tout interloquée par ce coup de chance inattendu.

Et Pierrot, que les soldats écartent du cortège, demeure navré sur la borne, immobile, médusé, la bouche en lippe comme un enfant auquel on vient d'arracher son jouet.

DEUXIÈME TABLEAU

Les terrasses du palais de Cassandre, avec des escaliers de marbre rose, et une perspective de jardins en fleurs comme on en voit dans les fêtes galantes de Watteau.

Scène I

Nivette a tout le luxe, tout le bonheur qu'elle convoitait. Chacun épie ses moindres caprices, ses moindres gestes. Elle possède de belles robes, des bijoux, des châteaux, des salles couvertes de glaces en lesquelles elle peut se mirer du matin au soir. Et cependant elle s'ennuie, elle a la nostalgie du passé, de cet amour si vite interrompu. Elle se souvient qu'au temps où chacun-la délaissait, Pierrot l'a aimée, lui a offert son cœur, lui a donné un miroir. O ce cher petit miroir qui fut comme un talisman, qui lui porta bonheur, qui la métamorphosa et de la bergère fit une belle et rayonnante princesse, avec quels soins jaloux elle le conserve et le cache aux curiosités importunes, comme parfois elle le couvre de baisers à la dérobée!

Autour d'elle, c'est maintenant un défilé de prétendants.

Le glorieux Scaramouche, la sachant riche et puissante, lui offre sa moisson de lauriers, sa lourde épée, s'évertue à l'attendrir, à la décider par le récit pompeux de ses exploits et ses post-altières de capitaine. Mais Nivette lui demande son tour si l'auberge n'est pas loin, imite la scène qui se passa entre eux sur la route. Et Scaramouche bat en retraite, décontenancé et furieux d'être ainsi berné.

C'est ensuite le prince Mezzetin, pomponné, musqué, enrubanné, qui lui offre des cadeaux, essaye de lui faire la cour; mais Nivette vire de volte autour de lui, comme autour d'un pantin étrange, hausse les épaules, l'examine de sa face à main, et mutinement lui tourne enfin le dos. Et le prince redescend les escaliers du perron escorté de toute la cour, qui s'esclaffe de rire à ses dépens.

Scène II

Pierrot ne reviendra donc pas. Que peut-il être devenu? Où se cache-t-il? Oh! s'il s'était jeté au fond de la mer, le pauvre fou, elle s'en irait certes le chercher et le rejoindre dans le Paradis! Et Nivette évoque la douleur ineffable de ce premier, de cet unique baiser qui n'eut pas de lendemain. Elle revoit le blanc musicien errant, svelte et pâle comme un lis sauvage dont elle sentit le cœur battre à grands coups désordonnés contre son cœur. Comme il paraissait doux et bon! Comme ils se seraient adorés comme ils étaient faits l'un pour l'autre! Tout un coup retentit la musette, d'abord doucement puis par hoquets, comme si l'on secouait rudement le musicien. Depenailé, haletant, effaré se montre Pierrot que les suisses du palais malmen-

ment et retiennent à pleins bras. Il est désespéré. Son gagne-pain, sa pauvre musette a été crevée par ces goujats d'un coup de poing, et la princesse ne va-t-elle pas le faire pendre ou au moins jeter en prison pour avoir voulu lui rappeler le passé? Il la regarde humblement. Nivette paraît d'abord ne pas le reconnaître, questionne les suisses, leur demande ce que faisait cet homme. Les suisses lui répondent que depuis jours il venait donner des sérénades sous les fenêtres du palais, qu'on le chassait en vain à coups de bâton, qu'il revenait comme un chien fidèle en quête de son maître.

Alors, sans paraître s'apercevoir de Pierrot, Nivette prend, dans un coffret, le miroir, le petit miroir de deux sous, et elle arrange sa coiffure, sourit à son image. La figure du musicien s'illumine. Nivette n'a donc pas oublié leur idylle? Et se dégageant d'une bourrade, renversant les deux suisses, il se précipite aux genoux de la princesse, lui tient le miroir qu'elle lui a tendu, comme jadis, sur la grande route...

Scène III

Les gens de la cour, les prétendants, le roi arrivent à la fin de cette scène, s'arrêtent stupéfiés, mais Nivette prend la main de Pierrot dans la sienne, déclare à son père qu'elle n'aura pas d'autre époux que celui-là, et qu'elle s'en retournerait aussitôt garder les brebis dans la lande si l'on opposait à ce mariage.

Et le vieux Cassandre le bénit et consacre les fiançailles au milieu des gestes de joie, des vivats de toute la cour, tandis que Pierrot se tâte pour être bien sûr que cette apothéose n'est pas un vain mirage de folie...

RENÉ MAIZEROT.



LES POÈTES DE L'AMOUR

LES YEUX FERMÉS

*Dans l'ombre des rideaux hantés par les chimères,
Quand les petits enfants pleurent de peur, les mères
Viennent les câliner de merveilleux récits.*

*Ils s'endorment, bercés par un songe de fées,
Dont les robes d'azur, d'étoiles agrafées,
Traînent dans les lueurs de palais imprécis,*

*Où sur un rythme lent de viole, des couples
Dansent nonchalamment, cambrant leurs tailles
Dans le brocart semé de bijoux échatants. [souples*

*Toute blanche, comme une aubépine fleurie,
Voici la Belle-au-Bois-dormant : on la marie,
Ce soir, au bien-aimé qu'elle attendit cent ans.*

*Cendrillon passe au bras de l'Adroite-Princesse...
Et les songes épars des contes vont sans cesse
Souriant aux petits enfants jusqu'au réveil.*

*Haineux de la clarté, dont la chambre se dore,
Ils referment alors les yeux pour voir encore
Les visions que met en fuite le soleil.*

*Ainsi, dans la douceur d'un radieux mensonge,
Je me livre à la Voix qui me plonge en un songe
Des tristesses de mes chemins seul triomphant;*

*Si le brutal soleil de vérité m'éveille,
Pour me leurrer un peu de ma chère merveille,
Je fermerai les yeux comme un petit enfant.*

EDOUARD DUBUS.

NOUNOU

Comment la bonne Catherine, la nourrice du petit vicomte de Follemine, la plantureuse Gasconne dont tout Paris admirait, aux Champs-Élysées, les beaux bonnets tuyautés et les larges rubans écossais tombant jusqu'aux talons, était-elle devenue la propriétaire, la directrice du Grand 20, dans l'une des rues du quartier Latin?

L'histoire serait longue à conter et inutile pour ce récit. Qu'il me suffise de dire que le plus surpris, ce fut le petit vicomte, quand le jour de son baccalauréat, célébrant selon le vieil usage sa victoire universitaire, il trouva en face de lui, dans le salon rouge de l'établissement favori des étudiants, celle qui l'avait allaité, choyé avec une tendresse maternelle qu'il n'avait jamais oubliée.

Ayant à peine connu sa mère, la vicomtesse de Follemine, Gustave se rappelait toujours les caresses réchauffantes de sa nourrice. Lorsqu'elle avait quitté le

grand hôtel du faubourg Saint-Germain, il avait beaucoup pleuré. Souvent, pendant les longues heures passées rue des Postes, sous les yeux des bons pères jésuites, ses pensées se reportaient vers la nounou. Il la voyait installée dans une jolie maisonnette aux alentours d'arbres et de verdure, donnant à manger à ses poules, heureuse en un mot et vivant dans une aisance rustique.

— J'irai la surprendre, se disait-il souvent, et je l'embrasserai sur ses deux grosses joues, de façon à lui rendre en une fois tous les gros baisers de nourrice qu'elle m'a donnés.

Le temps avait marché, et le vicomte n'avait jamais pu réaliser ses projets, et voilà qu'au moment où il n'y pensait pas, Catherine était là devant lui! Elle avait changé, il est vrai, vieilli. La fraîcheur de la campagne n'existait plus; sur le visage, plus de trace de naïveté, mais une teinte blafarde, des rides et la patte d'oie de l'âge et des soucis. Les cheveux avaient grisonné, le menton s'était épaissi, doublé d'une collerette de graisse; seuls, les yeux avaient conservé derrière un voile de vice comme une expression de bonhomie et d'indulgence. La matrone était restée un peu nounou.

Elle s'attendrit. Les mots qu'elle trouva pour exprimer au vicomte la joie de retrouver son nourrisson furent si éloquentes que Gustave n'eut pas le temps de se rendre compte de la transformation.

Ma bonne nounou! Et il lui sauta au cou sans se soucier des camarades ébahis, des dames descendues au salon et qui avaient aux yeux cette larme facile de Madeleine. Enfin, tout cela finit par du champagne versé à flots et beaucoup de chansons folles.

— Et surtout, dit la nounou au petit vicomte, ne va pas ailleurs. Ici, tu es chez toi, mon chéri; on ne te fera pas faire de folies; on te respectera. Je serai ton ange gardien.

Ce ne furent pas, en effet, des paroles vaines qu'elle prononça ainsi, dame Catherine. A dater de ce jour, elle veilla sur son ancien nourrisson avec une vigilance maternelle. Le vicomte de Follemine, pendant ses cinq années de droit, ne passa pas une soirée sans venir rendre visite à sa vieille nounou. Tout le jour, il potassait dur, ne se laissant distraire par aucun plaisir; mais après le théâtre, vite il courait à ce qu'il appelait « le nid de Catherine ».

Sa venue était attendue avec une impatience fébrile par les pensionnaires qui l'avaient surnommé : Tiotio. Elles reconnaissaient son coup de sonnette, ses pas dans l'escalier, et immédiatement du haut en bas de la maison sa présence était signalée. C'est lui! Il est là. Berthe! Camélia! Judith! descendez donc!

Bientôt tout l'escadron était réuni, et c'était à qui ferait fête à Tiotio. On le traitait comme un enfant, lui épargnant les gros mots, les vilaines histoires, les tableaux trop risqués. C'était l'ordre de la patronne, qui ne badinait pas.

Et lui se mettait au piano, il chantait la romance à la mode de sa même voix de ténorino, consentant à faire valser ses compagnes quotidiennes, leur apportant un courant de jeunesse, de gaieté saine qu'elles ne connaissaient plus. Peu à peu, il devint comme sacré dans la maison. Pas une de ces femmes n'aurait voulu qu'il compromit avec elle sa virginité et sa santé.

— Ce qu'il doit faire de succès, ce qu'il doit faire de caprices, ce Tiotio! lui disaient en chœur ces créatures. Et l'une détaillait ses yeux, la régularité de ses traits, tandis que d'autres parlaient de ses dents et lui frisaient sa fine moustache blonde. Fruit défendu! soupiraient-elles toutes en silence.

Mère Catherine écoutait, voyait tout cela avec orgueil, se disant : C'est moi qui l'ai nourri pourtant, cet amour, qui lui ai donné sa vigueur... Sans moi! ce serait péché que de laisser tomber ce joli garçon dans de mauvaises mains, pensait-elle, les larmes aux yeux. Et cependant, il se maria, et alors... ce sera fini.

L'éventualité se réalisa. Le jeune vicomte de Follemine, dont la fortune était considérable, fut fiancé par l'intermédiaire d'un archevêque *in partibus* avec la fille d'un israélite converti au catholicisme et colossalement enrichi par la traite des nègres.

Au grand 20, on parle encore de la soirée où Tiotio annonça sa prochaine union. On ne le verrait plus! Il ne jouerait plus de piano! Il ne chanterait plus la *Chanson de Fortunio*. Catherine était désespérée, soucieuse surtout.

— Chéri, dit-elle gravement au vicomte de Follemine, qu'elle avait attiré dans l'embrasure d'une fenêtre, épouses-tu au moins une brave fille, une enfant de bonne famille? Les femmes du monde sont si légères aujourd'hui! Avoir tant veillé sur toi, t'avoir préservé pendant cinq ans de tous les dangers pour que tu sois un souffre-douleur, une victime, un cocu comme tant d'autres... Non, je ne peux me faire à cette idée. Je vais prendre des renseignements sur ta future, je connais un ecclésiastique qui...

— Nounou, c'est inutile; elle est très bien, ma fiancée, assura le vicomte. Et, comme la situation devenait embarrassante, il s'esquiva après avoir libéralement distribué des louis à toute la nichée.

Le lendemain, il ne reparut pas. L'oiseau était bien envolé pour toujours, avide, comme dans la chanson de Nadaud, d'émotions nouvelles. Au grand 20, les soirées devinrent lugubres. Nonchalantes, mélancoliques, les pensionnaires étaient tendues sur les divans, répondant avec mauvaise humeur aux obsessions des visiteurs. Toutes pensaient à Tiotio.

Un jour qu'elles se trouvèrent un instant seules, l'une d'entre elles, Vésuvia, sortit de son état de torpeur pour faire une émotion :

— J'ai gagné ce soir deux louis, dit-elle, les voici pour envoyer un cadeau de noces à Tiotio.

Et fouillant dans son bas de soie, elle tira les deux jaunets qu'elle jeta sur la table. Les autres l'imitèrent, et la collecte s'éleva à une somme très ronde.

— Si nous lui envoyions un bronze... un sujet religieux! s'écria Léona.

— Qui, oui! c'est cela, clamèrent à l'unisson les pensionnaires.

— Une jolie Vierge Marie, comme celle de l'église de chez nous, insinua la Berthe, qui venait de Ploërmel.

Alors, dame Catherine intervint :

— C'est bien, ça, mes enfants, je suis contente de vous; donnez-moi votre offrande, j'irai chez Barbedienne.

— Bravo! crièrent de nouveau ces femmes, qui passaient d'ordinaire leurs heures de repos à se quereller. Pour Tiotio elles s'unissaient dans un même sentiment d'affection. Il était l'enfant adoptif, le filleul pour lequel toutes auraient voulu user leurs ongles à arracher les rochers et enfoncer les obstacles du chemin.

Catherine s'acquitta de sa mission, et deux jours après un commissionnaire déposa chez le concierge de l'hôtel un splendide groupe de bronze pour le jeune marié, avec cette inscription : SOUVENIR.

— De quelle part? demanda le suisse.

— Inconnu! riposta le commissionnaire en mandataire habitué aux missions confidentielles.

Au grand 20, d'ailleurs, on ne s'en tint pas à cette démonstration. A la suite d'une seconde délibération, il fut décidé que Catherine assisterait à la messe de mariage et qu'elle ferait pour toute la communauté une prière en faveur des deux époux.

Dans ce but, tous les jours on achetait les journaux pour dévorer les annonces de mariage. Enfin, elles contenaient le filet sacramentel : « Demain sera célébrée à la Madeleine l'union du vicomte de Follemine avec mademoiselle Judith Karawa. »

Catherine ne dormit pas. Le moment fatal était arrivé. Une chose la consolait, c'était de le voir aller à l'autel. Comme il serait joli, distingué, son nourrisson! Et puis, quelle belle société pour le fêter!

L'affluence, en effet, fut énorme, les toilettes splendides. Pour pénétrer dans l'église, il lui fallut, sous le péristyle, traverser une haie de valets de pied. Sans le bedeau qui la prit pour une comtesse espagnole, jamais elle n'aurait pu se caser dans le sanctuaire. Le hasard voulut qu'elle fût aux premiers rangs, derrière la duchesse de Patatras, et à côté de la baronne de Blancherivière. Mais elle ne prenait point garde à ces douairières, dame Catherine. Elle attendait son héros.

Il vint précédé des deux suisses. A sa vue un murmure flatter parcourut toute l'église où s'élevait répandus les senteurs et les parfums les plus exquis. La fiancée aussi produisit une très flatteuse impression. Quand les organes commencèrent à faire entendre leurs délicieuses harmonies, des rayons d'un soleil d'espérance et d'amour filtrèrent dans le sanctuaire, se colorant en passant à travers les vitraux. Catherine sentit ses yeux se mouiller, puis l'émotion la gagna tout à fait. Elle fit tous ses efforts pour comprimer ses sanglots; mais à la fin ils éclatèrent en soupirs, en plaintes étouffées, en cris plaintifs qui auraient été de mise à un enterrement.

Ce fut dans ce monde de gens bien élevés une stupefaction générale. Quel drame allait donc s'accomplir? Était-ce la mère d'une femme trompée et abandonnée? Allait-on, au moment de la sortie des mariés, assister à une tragédie du vitriol? Déjà les reporters avaient été mis en éveil. Le crayon à la main, ils se préparaient à agrémenter leur carnet de notes à sensation.

Ils furent déçus. La messe se termina, Catherine pleurant toujours, mais le public rassuré. — C'est une femme sentimentale, se dit-on. Et l'on n'y pensa plus.

Elle se plaça sur le chemin des époux, que venait de consacrer Mgr Tremolino, archevêque *in partibus*, et qui faisaient leur sortie triomphale après avoir reçu à la sacristie les félicitations de leurs amis. Comme elle pleurait encore, la mariée s'arrêta, inquiète, et demanda à Follemine stupéfait quelle était cette dame si troublée.

— C'est ma vieille nourrice! dit Follemine, qui retrouva sa présence d'esprit.

— Oh! comme elle vous aime!

Et la jeune mariée, tout attendrie, une larme tombant sur sa joue rose, prit la main de Catherine :

— Ne pleurez pas, ma brave femme, il ira vous voir souvent.

LE MARÉCHAL.

Demander partout et tous les jours le

GIL BLAS

le plus littéraire et le plus amusant des journaux quotidiens à 0,15 centimes, publie 28 chroniques par semaine, signées par

- JEAN AJALBERT — PAUL ALEXIS — ALPHONSE ALLAIS
- PAUL BONNETAIN. — G. CLAUDIN. — ALEXANDRE HEPPE
- PAUL HERVIEU — EMMANUEL ARÈNE — HENRY BECQUE
- PAUL BOURGET — BARON DE VAUX — CLÉMENT CLAMANT
- FRANCIS CHEVASSU — CARLE DES PERRIÈRES — COLOMBINE
- ALBERT DELPIT — DUBUT DE LAFOREST — LÉOPOLD LACOUR
- ABRAHAM DREYFUS — GEORGES D'ESPARBÈS
- PAUL FOUCHER — GUSTAVE GEFFROY — GROSCLAUDE
- GUSTAVE GUICHES — CLOVIS HUGUES — JACQUELINE
- CAMILLE LEMONNIER — HUGUES LE ROUX — RENÉ MAIZEROT
- HENRI LAVÉDAN — GUY DE MAUPASSANT — OSCAR MÉTÉNIER
- GABRIEL MOUREY — MAURICE MONTÉGUT — MARCEL PRÉVOST
- J. RICARD — RICHEPIN — J. RENARD — MAURICE TALMEYER
- GILBERT AUGUSTIN-THIERRY — WILLIAM BUSNACH

Tout abonné au *Gil Blas* reçoit gratuitement et à titre de prime le *Gil Blas illustré*

GUILLAUME TELL. SON FILS & LA POMME



(Dessin de Rabier.)

LES POSSÉDÉS DE LA MORPHINE, par Maurice Talmeyr



Steinlen

Steinlen

(Dessin de Steinlen.)

... ILS EN ARRIVENT TOUS A UNE INCONSCIENCE SORDIDE, A UNE INDIFFÉRENCE AFFALÉE ET DÉGOUTANTE, AUX CHEMISES SALES, AUX MAINS NOIRES, A L'AVILISSEMENT ET A LA CRASSE....

UN PEU DE REPOS

Ma foi, nous passerons notre journée au lit.
Le repos du combat d'amour vous amollit
Et sur la volonté comme sur les paupières
Pose ses doigts câlins plus pesants que des pierres.
A quoi bon nous lever? Il est plus de midi

Des langueurs vont flottant et font l'air attiédi
Dans la chambre bien close et pleine de silence.
La paresse sous nos courtines se balance
Ainsi qu'un de ces grands papillons aux voils lourds
Qui traînent dans la nuit leurs ailes de velours.
Rien ne respire autour de nous, rien ne s'agite,
Rien ne viendra troubler la paix de notre gîte.
Oh! n'ouvrons pas nos yeux, ne levons pas nos fronts!

Dormons profondément! Nous nous réveillerons
Plus tard, bien tard, pas même aujourd'hui, pas
encore
Mais demain seulement, quand, pour fêter l'aurore
Dans le rayon filtrant par le trou du volet,
Les atomes dorés danseront leur ballet.

JEAN RICHPIN.

Allumons la Bacchante

Le riche amateur contempla longuement le tableau.

C'était un beau tableau fraîchement peint, qui représentait une bacchante nue à demi renversée.

On reconnaissait que c'était une bacchante à la grappe de raisin qu'elle mordillait à belles dents. Et puis des pampres s'enroulaient dans ses cheveux, comme dans les cheveux de toute bacchante qui se respecte ou même qui ne se respecte pas.

Le riche amateur était content, mais content sans l'être.

Anxieux, le jeune peintre attendait la décision du riche amateur.

— Mon Dieu, oui, disait ce dernier, c'est très bien... c'est même pas mal du tout... la tête est jolie... la poitrine aussi... c'est bien peint... la grappe de raisin me fait venir l'eau à la bouche, mais... mais votre bacchante n'a pas l'air assez... comment dirais-je donc?... assez bacchante.

— Vous auriez voulu une femme saoule, quoi! repartit timidement l'artiste.

— Saoule, non pas! mais... comment dirais-je donc?... allumée.

Le peintre ne répondit rien, mais il se gratta la tête.

Pour une fois, le riche amateur avait raison. La bacchante était jolie au possible, mais un peu trop raisonnable pour une bacchante.

— Allons, mon jeune ami, conclut le capitaliste, passez encore quelques heures là-dessus. Je reviendrai demain matin. D'ici là, tâchez de... comment dirais-je donc?...

— ... D'allumer la bacchante!

— C'est cela même.

Et disparut le capitaliste.

— Allumons la bacchante, se dit courageusement le jeune peintre, allumons la bacchante!

Le modèle qui lui avait posé ce personnage était une splendide gaillarde de dix-huit ans, certainement titulaire de la plus belle poitrine de Paris et de la grande banlieue.

Je crois bien que si vous connaissiez ce modèle-là, vous n'en voudriez jamais plus d'autre.

Et la tête valait la poitrine, et tout le reste du corps valait la poitrine et la tête. Ainsi!...

Mais, malheureusement, un peu froide.

Un jour qu'elle posait chez Gustave Boulanger, ce maître lui dit, avec une nuance d'impatience :

— Mais allume-toi donc, nom d'un chien!...

C'est à croire que tu es un modèle de la régie.

(Boutade assez déplacée, entre nous, dans la bouche d'un membre de l'Institut.)

Notre jeune artiste se rendit en toute hâte chez son modèle.

La jeune personne dormait encore.

Il la fit se lever, s'habiller, le tout avec une discrétion professionnelle, et l'emmena chez lui.

Il avait son idée.

Ils déjeunerent ensemble, chez lui.

Les nourritures les plus pimentées couvraient la table, et le champagne coula avec la même surabondance que si c'eût été l'eau du ciel.

Et, après déjeuner, je vous prie de croire que, pour une bacchante allumée, c'était une bacchante allumée.

Et le jeune peintre aussi était allumé.

Elle reprit la pose.

— Nom d'un chien! cria-t-il, ça y est!

Je te crois que ça y était.

Elle s'était renversée un peu trop. Les joues flambaient d'un joyeux carmin.

Une roseur infiniment délicate nuançait — oh! si doucement — l'ivoire impeccable de sa gorge de reine.

Les yeux s'étaient presque fermés, mais à travers les grands cils, on voyait l'éclat rieur de son petit regard gris.

Et dans l'unique pourpre de la bouche entr'ouverte luisait la nacre humide, attirante, de ses belles quenottes.

Le lendemain, quand le riche amateur revint, il trouva l'atelier fermé.

Il monta à l'appartement et frappa des *toc toc* innombrables.

— Ma bacchante! clamait-il, ma bacchante!

À la fin, une voix partit du fond de l'alcôve, la propre voix de la bacchante, et la voix répondit :

— Pas encore finie!

ALPHONSE ALLAIS.

Abonnements au "Gil Blas illustré"

Paris et départements, 3 mois : 1 fr. 6 mois : 2 fr. Un an 4 fr. Étranger 2 fr. — 4 fr. — 8 fr.

Les demandes en réassortiment, 10 cent. le numéro. Numéros absolument épuisés : 1, 2, 3, 5, 6, 7 et 13.

Prière de nous couvrir par mandat-poste français ou étranger, suivant le cas.

Parlez-vous ANGLAIS, ALLEMAND, ITALIEN, ESPAGNOL? Apprenez SEUL une langue en 4 mois, mieux qu'avec un professeur. PUR ACCENT. Nouvelle MÉTHODE claire, simple, très facile. Plus d'étude rebutante qu'il n'y a. — Preuve, essai d'une langue franco contre 65 cent. adressés : MAITRE POPULAIRE, 13-B, rue Monthonlon, Paris.

Une Dépravée

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR WILLIAM BUSNACH

Troisième Partie

V (Suite)

— Ce que vous faites est infâme! s'écria-t-elle avec un accent de désespoir. Je suis une honnête femme, une mère de famille...

— Nous la connaissons, celle-là! riposta Robinet d'un ton gouailler. Si c'est vrai, tu le prouveras au poste!... Mais ça te sera difficile, je t'ai vue « racrocher » un monsieur!

— Moi! oh!...

Devant un pareil outrage, au milieu des rires et des huées de toutes les filles « en règle » elles, et qui se groupaient autour de Robinet et de sa proie, la malheureuse perdit la tête. Sa main crispée s'abattit sur le visage de l'agent en un retentissant soufflet. En même temps, d'une voix étranglée de colère et de honte, elle s'écriait :

— Misérable! lâche!

— Ah! pour le coup, rugit Robinet, ton compte est bon, à toi!

Des agents accouraient lui prêter main-forte. Bousculée, meurtrie, happée de tous côtés par des mains peu délicates, renonçant à se défendre puisque c'eût été vainement qu'elle l'eût tenté, l'infortunée se laissa traîner au poste sans plus ajouter une syllabe.

— Voilà ce qui s'appelle être bien servi! pensa Théodule, se frottant les mains et regardant emmener la veuve Cassegrain.

Car c'était à quelques pas de la taverne que cette scène se passait. Son ami Robinet avait été bien aise de lui faire voir comme il tenait sa parole. Aussi le cabaretier jubilait. Plus moyen pour l'ouvrière d'en réchapper, en admettant même qu'elle prouvât son innocence en ce qui concernait « l'abordage » illicite dont on l'accusait. Elle restait sous la charge d'insultes et de voies de fait contre les agents de l'autorité. Fredonnant, content de lui, l'air guilleret, Théodule se hâta de rentrer dans l'intérieur de la *Grenouille*, où tout de suite il chercha des yeux, parmi les femmes qui s'y trouvaient, cette brune osseuse, la grande Clara, la dulcinée du marchand de vins d'Auxerre. En face de son bock à demi vidé, Clara semblait songeuse et préoccupée.

— Tu n'as pas l'air gai, ma poulette, fit Théodule s'asseyant en face d'elle. Zélie pourtant m'a conté que tu as reçu un mot de ton Bourguignon!

Clara hocha affirmativement la tête.

— Alors, pourquoi cette mine d'enterrement? Il ne t'a donc rien envoyé? Je le croyais généreux, ton provincial!...

— Généreux... oui! quand je suis en état de lui faire honneur... Mais je me trouve dans une panne qui n'a pas de nom! Plus de robes, que cette vieille guenille qui me tient à peine sur le dos! Pour logement, une mauvaise chambre dans un garni de l'impasse Marie-Blanche! Mon Bourguignon m'a averti qu'il allait arriver; mais il pousserait des cris de paon s'il venait me voir là! Aussi je prierai mame Zélie de lui dire que je suis à Nice, avec un prince valaque, et qu'il me retrouvera à son prochain voyage! Peut-être qu'alors la déveine aura cessé de me poursuivre.

— Et si je t'offrais immédiatement dix louis? dit tout bas Théodule.

— Dix louis!

L'œil de la fille s'était illuminé.

— A une condition.

— Laquelle? Dites vite!

— C'est que tu retiendras dès demain matin un logement où tu te donneras comme t'appelant Hermance Cassegrain.

— Pourquoi ça?

— Ah! pas de questions, je te prie! Oui ou non, veux-tu les dix louis?... Note que je ne te les prête pas, je t'en fais cadeau! Et j'y ajouterai même un bon petit souper tout de suite! Tiens... je le commande à Oscar!

Appelant un garçon, le patron lui ordonna d'apporter une soupe au fromage, du jambon, de la choucroute, du chester et une canette.

— Tu ne m'as pas l'air d'avoir diné trop confortablement, reprit Tortillon! Ce menu ne te sera pas trop désagréable, hein?

— Je vous crois! Depuis hier je n'ai mangé qu'une saucisse plate! Alors, il va falloir m'appeler Hermance Cassegrain! Quel fichu nom!

— Tu ne seras pas obligée de le porter, ce nom-là... Tu n'auras seulement qu'à dire à ta concierge : « S'il vient des lettres pour Mme veuve Hermance Cassegrain, lingère, c'est pour moi. »

— Des lettres? En voilà des mistouffes!

— Que tu n'as pas besoin d'approfondir! Ces lettres reçues, tu me les remettras consciencieusement... Chaque fois que tu m'en donneras une, tu toucheras dix francs de boni!

— Mais c'est comme dans les romans de M. du Terrail, cette histoire-là!

— Acceptes-tu? Songe que je peux encore décommander le souper!

— C'te bêtise! J'accepte plutôt deux fois qu'une... Seulement aboulez les dix louis illico... Et pressez un peu, Oscar! Depuis hier elle est loin, la saucisse plate!

— Voici les dix louis!

Et Théodule remit deux billets à la grande Clara en ajoutant :

— Tu viendras demain me dire où tu auras élu domicile!

— Il est tout choisi! Un petit entresol, 47, rue Clauzel. Il y a assez longtemps que j'ai envie de le louer. Un vrai bijou! Figurez-vous, monsieur Tortillon, un entresol qui est presque un rez-de-chaussée! Hein? Est-ce commode...?

— Es-tu sûre qu'il est libre?

— Parfaitement! La portière, qui a été autrefois une amie à maman, m'a promis de me le garder jusqu'au 12 de ce mois... J'y coucherais ce soir si je le désirais... mais la mère Etienne m'en voudrait de la réveiller si tard! Elle se couche avec les poules! Demain matin dès l'aurore, j'arrive avec mon baluchon, qui n'est pas lourd, et je m'y installe...

— Dis donc... dis donc! J'y songe! Si la concierge a connu ta mère, elle ne croira pas que tu es veuve, que tu t'appelles...

— Qu'est-ce que ça fait? pourvu qu'elle le fasse croire aux autres?..

— Et qu'elle l'affirme si on venait se renseigner près d'elle.

— Absolument.

— L'adresse? redis-la-moi...

— Rue Clauzel, 47.

— Bien...

Et — abandonnant Clara, qui se précipitait sur la soupe au fromage qu'Oscar venait de lui apporter — le propriétaire de la *Grenouille* se dirigea vers une table inoccupée. Après avoir pris au comptoir un buvard contenant « ce qu'il faut pour écrire », comme on dit dans les manuscrits des pièces de théâtre, de sa belle écriture enfiévrée d'ancien sergent-major, il écrivit :

« A Monsieur le Directeur des Postes.

» Monsieur le Directeur,

» Déménageant aujourd'hui même de mon domicile « de la rue des Dames, n° 12, et dans la nécessité urgente de recevoir sans retard ma correspondance, je viens réclamer de votre obligeance la faveur de me faire envoyer directement à partir de ce jour à ma nouvelle demeure, rue Clauzel, 47, les lettres qui me seraient adressées rue des Dames. »

Puis, changeant de plume, il signa en d'autres caractères, moins sûrs, moins réguliers, d'apparence tout à fait féminine :

« Vve HERMANCE CASSEGRAIS. »

— Pas trop mal, se dit Tortillon en dégustant un petit verre de Marie-Brizard. Mais ça ne suffit pas encore!

Et il se mit à se creuser de nouveau la cervelle.

VI

Cela ne suffisait pas, en effet. La souricière était tendue d'un côté et Théodule se voyait maître des lettres que Gérard adresserait à Danièle par l'intermédiaire de la lingère. Mais il fallait maintenant empêcher que la correspondance de la jeune fille ne parvint à sa destination.

Ce n'était point chose commode. Rosine trouve presque toujours le moyen de déjouer la tyrannie de Bartholo, à Paris surtout. Ce dont Tortillon s'avisait tout d'abord, fut de transférer sur la cour la chambre de la jeune fille qui avait vue sur le boulevard. Une marchande ambulante, un gamin hélé, pouvait, pour une piécette blanche jetée par Danièle, mettre une lettre à la poste... Et tout l'échafaudage de Théodule s'écroulait.

— On n'apprend pas à un vieux singe à faire des grimaces, pensait le prudent tavernier.

Donc, en quarante-huit heures, sous prétexte que l'on avait besoin de sa chambre pour ajouter un cabinet à la taverne, Mlle d'Egley fut installée dans la pièce contiguë à la chambre des époux Tortillon. Loin que ce changement la chagrînât, Danièle s'en montra presque satisfaite. Le vacarme du boulevard, tout autant que le public qui lui fréquentait, lui faisait horreur. Maintenant ses croisées s'ouvraient sur le vaste jardin désert d'une ancienne institution à vendre depuis des années.

Abandonné, inculte, ce jardin, envahi de plantes parasites, sauvages, avec ses arbres qu'on ne taillait plus et qui poussaient à la diable, lui plaisait tout à fait. Dans sa nouvelle installation, elle pourrait au moins respirer le matin, sans que ses yeux se posassent sur les tables alignées de la terrasse, et rêver le soir en face de la splendeur du couchant.

Loin de lui en vouloir, elle remercia donc « son père » de cette bonne idée.

— Il n'y a pas de quoi, fillette... il n'y a pas de quoi ! répondit le tavernier.

Mais cet isolement ne sembla pas encore suffisant à Théodule, qui se rappela que, deux ou trois fois, Danièle, subitement, avait été prise du désir d'accompagner la cuisinière au marché. Ce désir lui parut plus que bizarre. Il appela Alphonsine.

— Rappelle-toi, ma fille, lui dit-il. Quand Mademoiselle est allée avec toi au marché, t'a-t-elle elle quittée un moment ?

— Dame, monsieur, répondit la bonne, il y a au moins trois mois de ça. Comment voulez-vous que je « m'en » rappelle ?

Contemplant la grosse fille dans le blanc des yeux Tortillon fronça les sourcils :

— Tâche de te souvenir... Je t'en prie !

— Mais, Monsieur Tortillon.

— Il n'y a pas de M. Tortillon qui tienne ! Ecoute-moi. Tu es une brave fille... Tu aimes bien Mademoiselle, ça c'est visible ! Je n'ignore pas que toutes les femmes se soutiennent entre elles. Donc, voilà bien des raisons pour t'engager à te taire au cas où tu saurais quelque chose. Mais moi, Théodule Tortillon, je te dis simplement ceci : Alphonsine... tu dois tenir à une place, où tu fais ta pelote ! De plus, on n'est pas bien sévère et pourvu que ta cuisine soit bonne et tes sauces soignées, on ne s'inquiète pas si la nuit tu as couché dans ta chambre ou ailleurs... Eh bien ! choisis entre la susdite place et ton affection pour Mademoiselle.

Rouge comme sa braise et machonnant le coin de son tablier, Alphonsine ne put hésiter longtemps. Mademoiselle était bien gentille, pour ça oui ! mais risquer de perdre sa place... pour ça non !

— Eh bien, monsieur... voilà ce que je sais ! mais ça n'est pas grand-chose ! Les trois fois que j'ai sorti, mademoiselle avec moi, elle s'est arrêtée au square Saint-Pierre !

— Après ?

— En l'y reprenant, comme je ne suis pas aveugle, Dieu merci ! j'ai remarqué un jeune homme brun...

— Et elle, s'est-elle aperçue que tu l'avais remarqué ?

— Les deux premières fois, non. A la troisième, je crois bien que oui ! Cette fois-là, elle avait les yeux tout rouges d'avoir pleuré.

— Et elle t'a demandé de garder le silence ?

— Non, monsieur... mais, sans avoir l'air de rien, je lui ai fait entendre que ses petites affaires ne me regardaient pas, que je resterais là-dessus bouche cousue... ce qui a paru lui faire grand plaisir !

— Aussi, elle a grande confiance en toi ?

— Je pense que oui, monsieur, et sans ce dont vous m'avez menacée, je la mériterais bien sa confiance ! Mais dorénavant...

WILLIAM BUSNACH.

(A suivre).

Gouttes Livoniennes CONTRE LE FLACON
Toux, Rhumes, 3 fr.
BRONCHITES, etc. 7^{me} Ph^{ie}.

IMMEUBLES DE FRANCE

L'émission des 100,000 obligations nouvelles 4 o/o de la Société des Immeubles de France aura lieu le 20 février. Ces titres sont émis au taux de 475 francs, remboursables à 500 francs et rapporteront 20 francs par an : ce qui représente un revenu de 4 francs 21 o/o.

Ces obligations auront pour gages les propriétés situées dans les quartiers les plus peuplés et les plus riches de Paris. C'est donc un placement de premier ordre, puisqu'il réunit la sécurité absolue du gage et une rémunération élevée du capital. Par suite des hauts cours atteints par la plupart des valeurs de tout repos, il est devenu bien diffi-

cile, sinon impossible, d'obtenir un rendement supérieur à 4 o/o.

L'épargne recherche surtout les placements en immeubles et considère, à bon droit, comme une valeur hors ligne les obligations émises par des Sociétés qui consacrent le produit de leurs emprunts à des acquisitions de propriétés.

Les obligations de la Société des Immeubles de France sont garanties, à la fois par les immeubles qu'elles ont servi à acquérir et par le capital-actions des Sociétés qui les ont émises; ajoutons que la prudence et l'habileté des directeurs de la Société des Immeubles et de la Compagnie Foncière sont trop connues pour ne pas inspirer la plus entière confiance à l'épargne.

Il convient de ne pas oublier que l'union entre la Société des Immeubles de France et la Compagnie Foncière est un fait qui doit être considéré comme acquis, et que ces deux Sociétés ont ensemble un capital qui s'élève à 40 millions de francs.

La Compagnie Foncière, au capital de 25 millions, possède un domaine de premier ordre évalué à 60 millions de francs.

La Société des Immeubles est au capital de 15 millions de francs, et ses propriétés, admirablement situées, atteignent un total de 65 millions de francs.

Ces garanties sont tellement sérieuses et tellement indiscutables qu'on s'attend à un grand succès de souscription pour les obligations nouvelles 4 o/o de la Société des Immeubles de France qu'on va dans quelques jours offrir aux capitaux disponibles sous le patronage des principaux établissements financiers de Paris.

Les obligations de la Société des Immeubles offrent non seulement un revenu très rémunérateur de plus de 4 o/o, mais elles ont en outre l'avantage de laisser aux souscripteurs une marge de plus-value de 25 à 30 francs dans un délai très rapproché.

L'émission des 100,000 obligations nouvelles 4 o/o de 500 francs de la Compagnie des Immeubles de France ne peut qu'obtenir un brillant succès. On sait que la Compagnie des Immeubles emploie le produit de ses émissions d'obligations à des acquisitions de maisons de rapport ou à des prêts hypothécaires. Ce genre d'opérations ne comporte aucun aléa.

La Société des Immeubles, placée aujourd'hui sous la même administration que la Compagnie Foncière de France, constituée sous les auspices du Crédit Foncier, occupe une situation très en vue. Ses obligations foncières, gagées par les Immeubles sociaux et par le capital des actionnaires, jouissent d'une faveur légitime.

Dans l'espèce, il s'agit d'obligations de 500 fr. rapportant 20 fr. d'intérêts annuels et dont le prix d'émission a été fixé à 475 fr. payables comme suit :

- 50 francs en souscrivant le 20 février 1892 ;
- 50 francs à la répartition, du 25 au 29 février 1892 ;
- 50 francs du 1^{er} au 10 mai 1892 ;
- 50 francs du 1^{er} au 10 août 1892 ;
- 50 francs du 1^{er} au 10 novembre 1892 ;
- 50 francs du 1^{er} au 10 mai 1893 ;
- 50 francs du 1^{er} au 10 novembre 1893 ;
- 50 francs du 1^{er} au 10 mai 1894 ;
- 75 francs du 1^{er} au 10 novembre 1894.

Jusqu'au moment où ils recevront leur destination définitive, les fonds seront déposés au Crédit Foncier de France ou employés en valeurs émises en garanties par l'Etat français ou en obligations du Crédit Foncier de France.

FER BRAVAIS guérit Anémie, Chlorose, Manque de Forces, le seul FER ASSIMILABLE. 40 gouttes par jour. Toutes Pharm^{ies}.

Un peu de Théâtre

Le Miroir, pantomime en deux tableaux de M. Maizeroy, musique de M. Desormes.

Je n'expliquerai pas le nostalgique poème de gestes de M. René Maizeroy; il faut réserver aux yeux ce régal de lire (sans jeu de mots)... dans les lignes, mais je constaterai la passion du miroir si ancrée aux inspirations modernes.

Depuis Stéphane Mallarmé jusqu'aux derniers disciples d'Henri de Régnier, la jeunesse inspirée s'est complu aux masques et aux miroirs, principaux décors des rêveries juvéniles. Le mensonge approfondi des glaces réfléchissantes, le mensonge artificiel des étoffes ou des cartons sur les visages ou sur les murs grimaçants a pénétré une génération trop dégoûtée peut-être du naturalisme jusqu'à l'horreur de la réalité. Le miroir, le miroir... serait-ce pour nos symbolistes un symbole et ne songeraient-ils qu'à des reflets ?

Il revenait à Maizeroy, à celui qui berça nos pubertés malades aux rythmes dangereux de son Adorée, de réhabiliter le miroir.

Le miroir, dans la pantomime de M. Maizeroy, est instrument de vérité et de justice dans la coquetterie et la grâce, et je ne l'en aime que plus. La trame de la pantomime en est, il semble, quelque peu devenue ténue, mais pour les artistes féminins, cette ténuité est une surprise à côté des lourdeurs qu'on nous servait autrefois, avant Aurélien Scholl, avant Paul Marguerite, avant Catulle Mendès, sur les scènes à mimodrame.

Rien n'a été épargné pour le prestige de mélancolie et de tendresse, le bord de la mer, les paysages de sang du crépuscule, le falbalas douloureux des fleurettes des champs en vue seule, métamorphosée en une princesse de conte de fées : Nicette.

Nicette, ce diminutif de ville heureuse et de vierge énamourée, deviendra inséparable de Mlle Maupin qui sait être simplette et royale tour à tour avec si peu de gêne et tant de grâce !

Mlle Ellen Andrée fripe délicieusement le personnage de Pierrot dolent, un tantinet trop dramatique.

Nicette et Pierrot, ils sont fixés par la couleur, en types d'éblouissement, par le maître affichier Jules Chéret.

Mme Marquita a inventé encore de nouvelles danses du dix-huitième siècle. Sa mise en scène est irréprochablement habile.

N'oublions pas les Sheffer.

JULES BOIS.

SAVON LAVALLIERE Boîte Spécimen 3 pains, 30c. — 3 pains 100 gr. 22c
Gros: FERRAILLE, à Croix (Nord)
Détail: SENET, 35, r. du 4-Septembre, Paris.

MALADIES CONTAGIEUSES

des deux sexes, récentes ou invétérées et rebelles à tous les traitements : Maladies de la Peau. (Dartres, Eczéma, Psoriasis, etc.) Vices du sang. — Traitement par les BISCUI TS OLLIVIER approuvés par l'Académie de Médecine, le seul médicament ayant obtenu une RECOMPENSE de 24,000 francs

Guérison certaine et radicale, par ce puissant Dépuratif, des Ulcères, Fongues, Glandes, Ulcérations de la Bouche et de la gorge, Douleurs, etc. Consultations de 1 à 8 h. et par correspondance, en plus, le mercredi soir, 7 à 10 h. 33, Rue de Rivoli, Paris. Broch^{ure} 1^{re}

EVITEZ Maladies contagieuses. Une cyllérée à café de PRESERVATIF VEGETAL du Dr VOGELIN-GERMEL dans une quantité d'eau suffisante sous forme de lavages pour hommes et injections pour femmes. 15, B^{is} de Strasbourg (au 2^e) et dans toutes Pharmacies. Prix 5^{fr}. (1 flac. dure 6 mois).

Le Gérant : Alfred THULARD.

Paris. — Imp. des ARTS ET MANUFACTURES et DUBUISSON, 12, rue Paul-Lelong. — Barnagaud imp.

CRÉDIT à TOUS pendant un an, p^r billets mensuels au CRÉDIT CENTRAL, 12, Rue Navarin, Paris. Vêtements p^r hommes, dames, enfants. Meubles, Utensils, bijoux. — Franco Province: Demander Catalogue.

CAPSULES et SIROP de PEPTO-SANTAL Seule préparation ne fatiguant pas l'estomac, la plus active contre la BLENNORRAGIE et en général contre les AFFECTIONS DES VOIES URINAIRES. Dépôt: Ph^{ie}, 13, Boulevard Haussmann, PARIS. et dans toutes les Pharmacies.

Le CHEVALET UNIVERSEL INCLINAISON AVANT & ARRIÈRE. — DOUBLE FACE Le plus perfectionné des chevalets d'atelier, moins cher que les chevalets ordinaires des autres maisons. PIGNEL DUPONT, 17, Rue Lepic, PARIS.

SANTAL DE MIDY Supprime Copahu, Cubèbe et Injections. Guérit en 48 heures les écoulements. Très efficace dans les maladies de la vessie, il rend claires les urines les plus troubles. Chaque capsule porte en noir le nom de MIDY. DÉPÔT : 113, Faubourg S-Honoré.

MADAME Vos SEINS seront vite raffermis et bien proportionnés par le Traitement Externe du Docteur JULIEN, 6, rue de Séze, PARIS. Disparition des Rides, Pile et Taches. Maladies confid^{entielles}. De 2 à 5^h ou écrire. DÉPURATIF et CHARLEFCZEMA-VICES du SANG

MAISON A. CLAVERIE 232, Faubourg Saint-Martin, Paris. MANUFACTURE DE CAOUTCHOUC DILATÉ & BAUDRUCHE GARANTIS INCASSABLES & APPAREILS SPÉCIAUX INDISPENSABLES POUR USAGE INTIME (Hommes et Dames) Plus de 300.000 Correspondants. — Complète discrétion. Demander le Catalogue général illustré (16 pages et 90 gravures) qui est envoyé sous enveloppe cachetée contre 30 cent. en timbres-poste, remboursables au premier achat. LA MAISON EST OUVERTE TOUS LES JOURS et n'a pas de Succursale.

LECTEURS et LECTRICES AMATEURS de CURIOSITÉS ! A titre de réclame, j'envoie toujours contre 3 fr. 10 mandat 4 BROCHURES MÉDICALES de 130 pages chacune sur des sujets intimes (2 SEXES) EXTRA-CURIEUSES avec un autre INTÉRESSANT volume de près de 300 pages ainsi que mon nouveau et UNIQUE catalogue des 26 CURIOSITÉS MÉDICALES EXTRA-INTIMES et desquelles je ne puis publier les titres. Voir surtout les n^{os} 1, 3, 4, 5, 6, etc., d^u Catalogue, LEQUEL N'EST PAS ENVOYÉ séparément. ARNAULT, éd. R. LAURISTON, PARIS

P^{re} DAME DEBIT TABAC de près des Halles, à céder sans intermédiaire, pour cause de départ. — WOUTER, 28, rue Gardinet. **PHOTOGRAPHIES GALANTES** Scène de Boudoir, 12 cart., 6 fr. 12 alb., 12 fr. c. mand.-p. HENRY, 134, cour Victor-Hugo, à Bordeaux.

Andantino

Roupill, roupill mon p'tit sa lé, Sans qu'tu t'ar.
ré tes, Au loin ton dab s'enest al le: Ferm' tesmi ret.
plus vite
tes! S'il a lin_guè un pañ fru-pin, Yà une ex-cu se: C'est qu'y avait
pus un morceau d'pain A la cam_bu se Un coup d.su.



A LÉON DUROCHER.

Mon p'tit salé

Berceuse Antillaise

Créée par Mlle Félícia MALLET

Paroles de
EUGÈNE HÉROSMusique de
HENRI CHATAU

Un coup d' surin, pourquoi qu' c'est laid?
Moi j' deviens rosse,
Quand j' crève de faim et qu' j' n'ai plus d' lait
Pour mon p'tit gosse!

Zes sal' bourgeois qu'il fout a l'eau,
C'est méritoire;
Car le lend'main j'ai du lolo
Pour te fair' boire.

Roupill', roupill', mon p'tit salé.
Brid' ta paupière;
Au loin ton dab s'en est allé:
J' fais un' prière.

Afin qu' cett' nuit ton vieux daron
Rencontr' du monde
Et qu' au matin nous ayons l' rond
Dans not' profonde.

Ton pau' p'tit corps nu comme un ver,
Faut qu' j' le frusquine;
Et tu n'auras pas froid l'hiver.
Quand il lansquine.

Et puis j' t'ach'trai un ch nu bonnet
Pour ta cabiche,
Afin qu' tu sois plus chouett' que n'est
Un enfant d' riche!

Roupill', roupill', mon p'tit salé,
Fais un beau rêve!
P't'êtr' que les flics l'ont emballé
Et qu' ton dab crève.

Dans un' cellule au grand Dépôt,
Sans qu' ça l'êmeuve,
En attendant qu'il laiss' sa peau
Sous l' coup d' la Veuve!

Plus lent

Mais l' Meg des megs lui pardonn' ra pourtoi, monan-ge. Et tout là
haut ils en i - ra Ous que lon man-ge. Roupill, roupill mon p'tit salé, Sans qu'tu t'ar
ré tes, Au loin ton dab s'enest al le: Ferm' tesmi ret tes!